

John le Carré est né en 1931 et a étudié aux universités de Bern et d'Oxford. Il a enseigné à Eton et a brièvement travaillé pour les services de renseignement britanniques durant la guerre froide. Depuis cinquante ans, il se consacre à l'écriture. Il partage son temps entre Londres et les Cornouailles.



John le Carré

LE DIRECTEUR  
DE NUIT

R O M A N

*Traduit de l'anglais  
par Mimi et Isabelle Perrin*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*The Night Manager*

ÉDITEUR ORIGINAL

Hodder & Stoughton, Londres

© David Cornwell, 1993, et 2001 pour la préface

ISBN original : 0-340-59281-8

ISBN 978-2-02-138227-3

(ISBN 2-02-047988-5, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions Robert Laffont, 1993, pour la traduction française

© Éditions du Seuil, mai 2003, pour la présente édition  
et la traduction française de la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de Graham Goodwin*



## Introduction

Dans le monde simpliste de la bureaucratie littéraire, chaque écrivain doit rentrer dans une case, et depuis des décennies je tombe sous la rubrique : « romans d'espionnage de la guerre froide ». Or, certains de mes plus grands succès, tels *Une petite ville en Allemagne*, *La Petite Fille au tambour* et *Le Directeur de nuit*, n'ont rien à voir avec la guerre froide et pas grand-chose avec l'espionnage au sens classique du terme.

S'il existe une parenté entre *Le Directeur de nuit* et un autre de mes romans, je dirais, avec le recul, qu'il s'agit de *Single & Single*, dont le héros, taraudé par sa conscience, en arrive à espionner son propre père, qui blanchit de l'argent sale. Dans *Le Directeur de nuit*, Jonathan Pyne n'est pas le fils de Richard Onslow Roper mais, à mesure que se nouent des liens entre eux, il finit par le devenir et Roper, de son côté, endosse un rôle de père. Tout y est : fossé générationnel, ambivalence affective, rivalité sexuelle, pulsion refoulée de destruction de l'autre. Au-delà du fait que Roper a jadis provoqué la mort de l'amie de Jonathan, leur conflit m'apparaît aujourd'hui comme un duel annoncé dont les origines sont oubliées tant elles remontent loin. À la fin du livre, il ne nous reste qu'un père symbolique et un fils symbolique qui se disputent la même jeune femme, l'un souhaitant la maintenir en captivité et l'autre la libérer, mais chacun à sa façon

cherchant à la posséder. Dans le genre freudien, on ne fait guère mieux.

Voilà pour les éléments internes au livre. Qu'en est-il des éléments externes ? À cette période de ma vie, j'avais résolu d'écrire sur le terrain. Chaque nouveau roman était censé faire mon éducation, que ce soit sur l'Asie du Sud-Est pour *Comme un collégien*, le Moyen-Orient pour *La Petite Fille au tambour*, les décombres de l'Union Soviétique pour *La Maison Russie* ou, dans le cas du *Directeur de nuit*, le trafic de drogue en Amérique centrale.

Comme souvent dans mes romans, le contexte historique est important. À cette époque, Pablo Escobar, le chef du cartel de Medellin, était le pilier du trafic de cocaïne mondial, avec une fortune personnelle grossièrement estimée entre 6 et 60 milliards de dollars. Jusqu'alors réservé aux loisirs de la classe moyenne, le crack venait de débarquer dans les rues des grandes villes américaines et devenait un fléau national. À Miami, la Drug Enforcement Agency (l'agence de lutte antidrogue) décelait des traces de cocaïne sur un tiers des billets de 5 dollars qui entraient dans les coffres de la Federal Reserve Bank, la banque centrale américaine. Je me suis posté en observation derrière des glaces sans tain à l'aéroport de Miami avec les agents de la DEA, qui passaient au crible les passagers et bagages en provenance de Bogotá. Je les ai accompagnés en planque sur des aérodromes désaffectés, à attendre des cargaisons de drogue qui ne sont jamais arrivées. L'informateur s'était trompé, apparemment, ou bien le big boss avait changé d'avis à la dernière minute. Quoi qu'il en soit, les cinq tonnes promises de marchandise premier choix ne s'étaient pas matérialisées.

J'ai écumé en solitaire les halls d'exposition climatisés des salons de l'armement à Miami, discutant avec



de jeunes vendeuses resplendissantes en jupes courtes et de jeunes gens propres sur eux en costume cravate – il est plaisant de se savoir en compagnie de gens sains quand on se renseigne sur la disponibilité de mitrailleuses lourdes. Puis je me suis envolé pour le Panamá afin de soumettre à quelques marchands d’armes une idée tirée par les cheveux : Noriega avait été kidnappé – au bout du compte, c’est bien ce que les USA avaient fait. Ils avaient jugé que leur vieil ami Manuel s’était pris la grosse tête et qu’il exerçait une influence perturbatrice dans ce pré carré de l’Amérique. La guerre froide était finie, la date de péremption de Noriega en tant qu’auxiliaire de la CIA était dépassée, il fricotait avec Fidel Castro et Pablo Escobar, et ses « bataillons de la dignité » représentaient une force militaire d’une efficacité inacceptable dans une région que les USA se proposaient d’abandonner militairement mais de contrôler politiquement. Sans compter que son ancien officier traitant à la CIA, un certain George Bush, était devenu président des États-Unis et n’appréciait guère qu’on lui rappelle son ancien ami, encore moins que celui-ci le nargue. Ainsi donc, Bush avait envahi le Panamá (que les USA occupaient déjà) et, après le siège pitoyable de la nonciature papale où s’était réfugié Noriega, l’avait balancé dans un avion, emmené de force à Miami, jugé et enfermé à la prison de Marion. Après quoi Bush ou ses sbires avaient jeté la clé.

Quel message ce triste épisode pouvait-il bien envoyer à Pablo Escobar et autres barons de la drogue quant à leur sécurité personnelle ? me demandai-je. Une bande de gardes du corps colombiens mal entraînés et armés de mitraillettes Uzi ne faisait pas le poids contre un commando des forces spéciales américaines décidé à extirper Don Pablo comme son ami Manuel avant lui. Pablo Escobar et consorts devaient donc sûrement

chercher à se payer une protection efficace – du moins, c’est ainsi que raisonnait le romancier en moi.

La première chose qu’on apprend sur les marchands d’armes, c’est qu’ils sont toujours des gentils. Les méchants sont à l’autre bout du monde, et les gentils ne les toucheraient même pas avec des pincettes. Du moment qu’on respecte cette aimable convention, ils acceptent, voire se réjouissent, de discuter entre gentlemen, même s’il faut au préalable écouter religieusement leur boniment sur leur relation étroite et ancienne avec le Pentagone, la Maison Blanche, la CIA, la DEA, etc. Ah oui, et aussi les entendre assurer qu’ils aiment femme et enfants et se refusent personnellement à avoir une arme à la maison.

Au fil de ma tournée de ces charmants messieurs (il paraît qu’il y a aussi des femmes d’influence dans le milieu, mais hélas je n’en ai pas rencontré), je me rendis compte que mon plan machiavélique sentait le réchauffé. Il était difficile d’approcher Pablo Escobar en personne, me dit-on, mais il avait un entourage, et cet entourage avait été contacté en vain.

« Par qui ? » demandai-je.

Mon interlocuteur était issu de la vieille aristocratie politique panaméenne, et j’avais patiemment écouté l’historique de sa lignée parfaite. Il était debout devant une baie vitrée en verre fumé de six mètres de long, tout en haut d’un nouveau gratte-ciel surplombant la baie, un de ces bâtiments blancs connus localement sous le nom de « tours cocaïne ». Il avait la trentaine, une beauté latine, un costume élégant.

« D’abord, c’est l’IMI qui les a contactés, annonça-t-il par allusion aux Israeli Military Industries. Et après les Français, et les Anglais. Ils proposaient tous plus ou

moins les mêmes prestations : matériel de pointe, instructeurs pour entraîner les hommes sur place, communications, réassort.

– Et Escobar a refusé ?

– Don Pablo posait trop de conditions », dit ma source en haussant les épaules.

Je demandai lesquelles.

« Il refusait de payer cash. Il voulait les payer en kilos, organiser un troc, les impliquer. »

Me disait-il la vérité ou ce qu'il pensait que je voulais entendre ? Dans le monde occulte des trafiquants d'armes, les rumeurs vont bon train. Je soumis prudemment mon idée à d'autres acteurs du milieu : armes contre cocaïne, pas d'échange d'argent, qui serait preneur ? Personne ne parut surpris, personne n'y vit rien d'impossible, personne n'argua que fournir au plus gros trafiquant de drogue du monde une armée miniature bien équipée pour sa protection repoussait l'éthique du métier un rien plus loin que de raison. En revanche, mon idée de troc était excessive, s'offusquèrent-ils. Enfin, quand même, on vend des armes, nous, pas de la drogue. C'est vrai, quoi. Comment on se débarrasserait de la camelote, d'abord ? C'est illégal, ça.

Excessive, peut-être, mais pas pour Roper, songeai-je. Je quittai le Panamá à regret, résolu à y situer un de mes futurs romans. Mais c'est là une autre histoire.

John le Carré, mars 2001

Traduit de l'anglais par Isabelle Perrin



Un soir enneigé de janvier 1991, l'Anglais Jonathan Pyne, directeur de nuit au Meister Palace de Zurich, quitta son bureau derrière la réception et, en proie à des sentiments jusqu'alors inconnus de lui, se posta dans le hall, prêt à accueillir en grande pompe un hôte de marque tardif. La guerre du Golfe venait de commencer. Toute la journée, les nouvelles des bombardements alliés, discrètement relayées par le personnel, avaient semé la consternation à la Bourse de Zurich. Les réservations dans les hôtels, toujours peu nombreuses en janvier, étaient tombées à un niveau de temps de crise. Une fois de plus dans sa longue histoire, la Suisse se trouvait en état de siège.

Mais le Meister Palace était à la hauteur de la situation. Le Meister, comme l'appelaient affectueusement chauffeurs de taxi et habitués, dominait seul tout Zurich, par emplacement et par tradition, telle une vieille dame anglaise trônant sur sa colline, qui contemple avec mépris l'agitation absurde de la vie citadine. Plus les choses changeaient dans la vallée, plus le Meister demeurait immuable, inflexible dans ses exigences, véritable bastion d'un certain art de vivre dans un monde qui courait obstinément à sa perte.

Jonathan avait choisi pour position stratégique un petit recoin situé entre les deux élégantes vitrines de l'hôtel consacrées à la mode féminine. Adèle, de la

Bahnhofstrasse, y présentait une étole de zibeline sur un mannequin seulement vêtu d'un slip de bikini doré et de boucles d'oreilles en corail (prix sur demande chez le concierge). La croisade contre le port de la vraie fourrure est aussi violente actuellement à Zurich que dans les autres villes occidentales, mais le Meister Palace n'y prêtait pas la moindre attention. La seconde vitrine, réalisée par César, également de la Bahnhofstrasse, préférait satisfaire au goût arabe en offrant un assortiment de robes longues aux broderies raffinées, de turbans endiamantés et de montres incrustées de pierres précieuses à soixante mille francs suisses pièce. Flanqué de ces châsses dédiées au luxe, Jonathan pouvait surveiller l'entrée de l'hôtel.

Cet homme trapu aux manières timides se retranchait derrière un sourire réservé. Même sa nationalité anglaise était un secret bien gardé. Agile, dans la force de l'âge, ce loup de mer aurait été repéré d'emblée par un de ses pairs à ses gestes mesurés, à sa façon de se planter solidement sur ses pieds et à sa main toujours prête à s'agripper au bateau. Il avait des cheveux frisés coupés court et un front bas de boxeur. Ses yeux délavés déconcertaient, car on s'attendait à une teinte plus agressive, à des ombres plus profondes.

Cette douceur de comportement malgré une carrure de lutteur lui conférait une présence troublante. Durant un séjour à l'hôtel, on ne pouvait le confondre avec aucun autre ; ni avec Herr Strippli, le chef de réception aux cheveux d'un blanc crémeux, ni avec l'un des jeunes Allemands de Herr Meister qui se pavanaient d'un air supérieur, telles des divinités en route vers d'autres gloires. Jonathan s'incarnait tout entier dans sa fonction d'hôtelier. On ne se demandait pas qui étaient ses parents, s'il écoutait de la musique, ni s'il avait une femme, des enfants ou un chien. Son regard ainsi rivé à la porte était aussi fixe que celui d'un tireur

d'élite. Il portait un œillet à la boutonnière, comme tous les soirs.

Même pour cette époque de l'année, la neige était impressionnante. D'énormes tourbillons balayaient l'avant-cour illuminée de l'hôtel, telles des vagues frangées d'écume lors d'une tempête. Les chasseurs, prévenus de l'arrivée d'un hôte de marque, scrutaient la tourmente dans l'expectative. Roper ne va jamais y arriver, se dit Jonathan. Même si l'avion a eu l'autorisation de décoller, il n'aura jamais pu atterrir par ce temps. Herr Kaspar a dû faire erreur.

Mais Herr Kaspar, le chef concierge, n'avait jamais fait d'erreur de sa vie. Quand il murmurait « arrivée imminente » dans l'interphone, seul un optimiste congénital pouvait s'imaginer que l'avion du client avait été dérouté. Et puis, pourquoi Herr Kaspar aurait-il été à son poste à cette heure-là sinon pour attendre un gros client ? Il fut un temps, avait dit Frau Loring à Jonathan, où Herr Kaspar vous aurait estropié pour deux francs et étranglé pour cinq. Mais la vieillesse, ça vous change un homme. Maintenant, seul l'espoir de gagner gros pouvait arracher Herr Kaspar aux joies vespérales de la télévision.

*Je suis désolé, l'hôtel est complet, monsieur Roper.* Dans un ultime effort pour éviter l'inévitable, Jonathan répétait sa réplique. *Herr Meister est absolument confus. Un employé intérimaire a commis une erreur impardonnable. Cependant, nous avons réussi à vous retenir une suite au Baur au Lac, et cetera.* Mais ce beau rêve mourut dans l'œuf. Pas un grand hôtel en Europe ne pouvait se vanter d'avoir plus de cinquante clients ce soir-là. Les nantis de ce monde restaient tous accrochés au plancher des vaches, à la seule exception de Richard Onslow Roper, négociant de Nassau, aux Bahamas.

Les mains de Jonathan se crispèrent et il écarta instinctivement les coudes, comme pour se préparer au combat. Une voiture, une Mercedes à en juger par le radiateur, venait de pénétrer dans la cour de l'hôtel, le faisceau lumineux des phares amorti par les tourbillons de flocons. Il vit la tête auguste de Herr Kaspar se redresser et ses ondulations gominées briller sous l'éclat du lustre. Mais la voiture se gara à l'autre bout de la cour. C'était un taxi, un simple taxi, autant dire personne. Herr Kaspar laissa retomber sa tête nimbée de reflets acryliques, et reprit sa lecture des cours de la Bourse à la fermeture. Soulagé, Jonathan se permit l'ombre d'un sourire averti : la perruque, bien sûr, l'éternelle perruque de Herr Kaspar, sa couronne de cent quarante mille francs, fierté de tout concierge suisse qui se respecte. Celle que Frau Loring appelait la perruque *Guillaume Tell* de Herr Kaspar ; celle qui avait osé se rebeller contre Mme Archetti, la despotique milliardaire.

Peut-être pour fixer son esprit vagabond, ou parce qu'il trouvait dans cette histoire quelque lien avec ses difficultés présentes, Jonathan se la raconta exactement comme Frau Loring, la gouvernante générale, la lui avait rapportée la première fois qu'elle lui avait fait de la fondue au fromage dans sa mansarde. Frau Loring avait soixante-quinze ans et venait de Hambourg. Elle avait été la nourrice de Herr Meister et, selon la rumeur, la maîtresse du père de Herr Meister. C'était elle la gardienne de la légende de la perruque, le témoin vivant.

« Mme Archetti était la femme la plus riche d'Europe à cette époque, mon petit Herr Jonathan, avait déclaré Frau Loring comme si elle avait également couché avec le père de Jonathan. Tous les hôtels du monde se l'arrachaient. Mais elle préférait le Meister à tout autre



jusqu'à ce que Kaspar se rebiffe. Après ça, eh bien, elle est encore venue, mais uniquement pour se montrer. »

Toujours selon Frau Loring, Mme Archetti avait hérité la fortune des supermarchés Archetti et vivait des intérêts sur les intérêts. À l'âge de cinquante et quelques années, son petit plaisir était de faire la tournée des grands hôtels d'Europe dans son cabriolet grand sport anglais, tandis que personnel et garde-robe suivaient en fourgonnette. Elle connaissait le nom de tous les concierges et maîtres d'hôtel, depuis le Four Seasons à Hambourg jusqu'au Cipriani à Venise en passant par la Villa d'Este sur le lac de Côme. Elle leur prescrivait régimes et tisanes, leur disait leur horoscope et leur distribuait des pourboires d'une largesse inimaginable, à condition qu'ils sachent gagner ses faveurs.

Et des faveurs, Herr Kaspar savait en gagner des tonnes, avait dit Frau Loring. Jusqu'à l'équivalent de vingt mille francs suisses à chaque visite annuelle, sans parler des remèdes de charlatan contre la calvitie, des pierres magiques à mettre sous l'oreiller pour guérir sa sciatique, et, à Noël et autres jours de fête, des demi-kilos de caviar Beluga que Herr Kaspar convertissait discrètement en espèces sonnantes et trébuchantes, grâce à un arrangement avec un traiteur connu en ville. Tout cela parce qu'il obtenait quelques places de théâtre et réservait quelques tables pour le dîner, services sur lesquels il retenait par ailleurs sa commission habituelle. Et parce qu'il accordait à Mme Archetti les pieuses marques de dévouement qu'exigeait son rôle de châtelaine régnant sur le royaume des domestiques.

Jusqu'au jour où Herr Kaspar avait acheté sa perruque.

Il ne l'avait pas achetée sur un coup de tête, d'après Frau Loring. Il avait d'abord fait l'acquisition de terres au Texas, grâce à un client du Meister qui travaillait

dans le pétrole. L'investissement avait fructifié et il en avait tiré bénéfice. Alors seulement avait-il décidé que, tout comme sa protectrice, il avait atteint un stade de sa vie qui lui conférait le droit de se débarrasser de quelques années en trop. Après des mois d'ajustage et de tergiversations, l'objet fut prêt – une merveille de perruque, un miracle d'imitation ingénieuse. Pour l'essayer, il avait profité de ses vacances annuelles à Mykonos, et, un lundi matin de septembre, il avait fait sa réapparition derrière son bureau, tout bronzé et rajeuni de quinze ans tant qu'on ne le regardait pas d'en haut.

Ce que personne ne fit, avait dit Frau Loring. Ou alors, sans en parler. Incroyable mais vrai, absolument personne n'avait mentionné la perruque. Ni Frau Loring, ni André, le pianiste à l'époque, ni Brandt, le prédécesseur de maître Berri au restaurant, ni Herr Meister père, pourtant extrêmement attentif au moindre écart dans la tenue de son personnel. L'hôtel tout entier avait tacitement décidé de jouir du rayonnement que faisait rejaillir sur lui le rajeunissement de Herr Kaspar. Frau Loring elle-même avait osé mettre une robe d'été au décolleté plongeant et des bas à couture ornée d'un motif fougère. Tout allait ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes, jusqu'au soir où Mme Archetti arriva pour son séjour habituel d'un mois et que sa grande famille s'aligna dans le hall pour l'accueillir selon la tradition : Frau Loring, maître Brandt, André et Herr Meister père, qui attendait pour la conduire personnellement jusqu'à la suite de la Tour.

Et, à son bureau, Herr Kaspar arborant perruque.

Au début, racontait Frau Loring, Mme Archetti ne s'accorda pas le temps de remarquer cet ajout à l'apparence de son protégé. Elle lui sourit au passage, mais de ce sourire impersonnel dont une princesse gratifie

l'assistance à son premier bal. Elle autorisa Herr Meister à l'embrasser sur les deux joues et maître Brandt sur une seule. Elle sourit à Frau Loring. Elle entoura dignement de ses bras les frêles épaules d'André le pianiste qui ronronna « Madame ». Et alors seulement elle s'approcha de Herr Kaspar.

« Qu'avez-vous sur la tête, Kaspar ?

– Des cheveux, madame.

– Les cheveux de qui, Kaspar ?

– Les miens, répondit Herr Kaspar sans se laisser décontenancer.

– Enlevez-moi ça, ou vous n'aurez plus jamais un sou de moi.

– Je ne peux pas les enlever, madame. Mes cheveux font partie de ma personnalité, partie intégrante.

– Alors, désintégrez-les, Kaspar. Pas maintenant, c'est trop compliqué, mais pour demain matin. Sinon, rien. Que m'avez-vous réservé au théâtre ?

– *Othello*, madame.

– Je vous inspecterai demain matin. Qui joue le rôle ?

– Leiser, madame. C'est le Maure le plus extraordinaire, de nos jours.

– Nous verrons. »

Le lendemain, à 8 heures pile, Herr Kaspar reprit son poste, les clés entrecroisées de son insigne étincelant sur ses revers comme les médailles d'un ancien combattant. Et, sur le crâne, le symbole triomphant de sa révolte. Toute la matinée, un calme incertain régna dans le hall. À en croire Frau Loring, les clients de l'hôtel, telles les célèbres oies de Fribourg, avaient conscience de l'imminence du cataclysme alors même qu'ils en ignoraient la cause. À midi, son heure, Mme Archetti quitta la suite de la Tour et descendit l'escalier au bras de son soupirant du moment, un jeune barbier prometteur originaire de Graz.

« Mais où est Herr Kaspar ce matin ? demanda-t-elle avec un vague regard dans la direction de l'intéressé.

– Il est derrière son bureau et à votre service, comme toujours, madame, répondit Herr Kaspar d'une voix qui, pour ceux qui l'entendirent, résonnerait à jamais dans le temple de la liberté. Il a vos billets pour le Maure.

– Je ne vois pas de Herr Kaspar ici, dit Mme Archetti à son compagnon. Je vois des cheveux. Veuillez bien lui dire qu'il nous manquera dans son inexistence. »

« Ce fut le chant du cygne de Herr Kaspar, aimait à conclure Frau Loring. Dès l'instant où cette femme est entrée dans l'hôtel, Herr Kaspar ne pouvait plus échapper à son destin. »

Et ce soir, c'est mon chant du cygne à moi, pensa Jonathan en attendant de recevoir l'homme le plus ignoble au monde.

Jonathan se souciait de ses mains, pourtant impeccablement soignées, comme toujours depuis les inspections surprises à l'école militaire. Il les avait d'abord gardées repliées sur la couture brodée de son pantalon, dans la position qu'on lui avait inculquée pour les défilés. Mais maintenant elles s'étaient rejointes à son insu dans son dos et triturait un mouchoir, tant la sueur qui perlait constamment au creux de ses paumes l'angoissait.

Reportant ses inquiétudes sur son sourire, Jonathan l'étudia d'un œil critique dans les miroirs de chaque côté. C'était l'Aimable Sourire de Bienvenue mis au point pendant les années passées à exercer ce métier : un sourire de sympathie, mais prudemment réservé, car il savait par expérience que les clients, surtout les plus riches, peuvent être irritables après une journée fatigante, et que la dernière chose dont ils ont besoin, c'est



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : BUSSIÈRE À SAINT-AMAND-MONTROND  
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2010. N° 47994 (00000)

*Imprimé en France*